

LE CANARD

MONTRÉAL, 3 MAI 1879.

AVIS IMPORTANTS.

Les bureaux et l'imprimerie à vapeur du *Canard* ont été transportés au No. 8, rue Ste. Thérèse, à l'encoignure de la rue Vaudreuil.

Nous donnerons un an d'abonnement *gratis* à toute personne qui nous fera parvenir six abonnements payés pour un an ou douze abonnements pour six mois. Aux agents nous donnons le *Canard* à raison de huit cents par douzaine.

Nous avertissons les personnes de la campagne qui nous paient le montant de leur abonnement en timbres-poste que nous leur chargerons 6 pour cent de plus qu'aux autres. Ainsi, pour une année d'abonnement, il faudra nous envoyer 53 cents en estampilles. Une pièce de 50 cents n'exécute pas le poids réglementaire de la lettre. Ainsi, il vaudra mieux pour nos abonnés nous envoyer une pièce ou deux de 25 cents que de nous expédier des timbres-poste.

Correspondance de Ladébauche.

{ Windsor, près Londres,
avril 1879.

Mon cher CANARD,

Je sais que tu attends avec impatience des nouvelles d'Angleterre. Je m'empresse de te faire parvenir par le premier courrier mes notes les plus fraîches sur le séjour de Langevin à Londres.

Mardi dernier, le "porteur" de l'hôtel où il est descendu m'a informé qu'il ne s'était levé qu'à neuf heures et demie du matin. Sa première promenade a été dans la direction de Downing Street, où il voulait rencontrer les premiers commis de la bourgeoisie, afin de leur expliquer l'affaire de Luc. Après avoir fait pied de grue pendant une heure ou deux, il fut introduit dans un des bureaux où il s'adressa à un des messagers, qui lui demanda ce qu'il voulait.

Il répondit qu'il était l'agent du gouvernement canadien et qu'il voulait faire réprimander Delorme. Le commis lui dit de repasser.

Langevin repassa et on lui dit de nouveau qu'il lui fallait repasser.

Il repassa comme ça une vingtaine de fois et il finit par se tanner. Pour échapper à l'ennui qui le rongea dans ses longues pégrinations dans les rues brumeuses de Londres, il se décida à venir me faire visite à Windsor.

Lorsqu'il arriva chez la bourgeoise, j'étais en train d'enseigner aux servantes les secrets de la cuisine canadienne, car Victoire n'avait demandé de lui préparer un bon repas à la canoë.

J'étais ma blouse et je me mis on manches de chemise avec un grand tablier bleu.

Les servantes ne tardèrent pas à s'initier aux secrets de notre art culinaire.

Après cinq ou six heures de travail, nous servions sur la table de



L'EMBARQUEMENT DE MERCIER.

MARCHAND ET JOLY (dans la barque ministérielle).—Dépêche-toi, Mercier. Diable, que fais-tu ?

MERCIER.—Attendez que j'ôte mes bottes. Votre barque fait eau et je vais me mouiller les pieds. Sacristi, on court le risque de se noyer tous ensemble.

Victoire et de ses enfants un menu composé comme suit :

POTAGE.—Soupe aux pois et au blé-d'inde.

POISSONS.—Barbotte, crapais, loche.

ENTRÉES.—Omelette au lard, ragoût de pattes, fricot de boulettes, et chiards variés.

HORS D'ŒUVRES.—Pataques à la sauce blanche, boudin blanc, tourquières et sly.

RELÈVES.—Forsure de bœuf, rognons de castor et galettes de sarrasin.

DESSERTS.—Snelles, croquesgnolles, biscuits à la menasse, plâtrines de sirop d'érable aux noix longues, tirc, tartes à la ferlouché.

VINS.—Citre de Christin, petite bière, cerises au whiskey blanc, toddy de Québec et proof d'Ottawa.

Vers cinq heures du soir, j'eus l'honneur de m'asseoir à table avec toute la famille de Victoire. La bourgeoise goûta de tous les plats. Son fils aîné disait que c'était tellement bon qu'il fallait se lécher les barbes.

Victoire, après le repas, eut une indigestion si forte qu'il fallut quérir le médecin. La pauvre dame faisait pitié. Elle avait des haut le cœur, et elle se tordait dans des convulsions atroces. Elle répétait à chaque instant : Cré cuisine canadienne, ce n'est pas de sitôt que j'en taterai !!

Puis, se tournant vers moi, elle me dit : Je suis trop malade pour recevoir de la visite. Vers huit heures, il arrivera un nommé Joly. Tu auras la bonté de le recevoir. Je suppose qu'il a l'intention de me bassiner comme Langevin à propos de l'affaire de Luc. Je te charge de régler la question avec lui. Tout ce que tu feras sera bien fait. Bonsoir, je vais essayer de dormir. Je me fie à toi, Ladébauche.

Je rentrai dans ta cuisine, j'allumai ma pipe au poêle, et je commençai à causer avec les servantes, à qui je contaï des histoires de

loux-garous, de chasse-galerie et de bêtes à grande queue.

On entendit du bruit dans le "tambour." Quelqu'un venait de "clancher" à la porte. C'était Joly qui arrivait avec un sac-à-lapis rouge. Nous étions loin de nous attendre à sa visite et son arrivée fut l'occasion d'une petite noce parmi les domestiques. On fit une souscription pour aller "cri" quelque chose à la "groceirie" du coin. Joly commença d'abord à nous payer une traite à même son "flax," qu'il apportait du Canada, rempli de Molson.

Pendant une heure ou deux, on jasa sur les affaires du Canada, tout en s'arrosant la dalle. Joly entama la question de Luc et me demanda s'il n'y avait pas moyen de voir la bourgeoise. Je lui répondis que j'avais été chargé d'entendre ses explications.

Joly commença à me dégoiser la chose. Il venait de jeter sur la table deux pamphlets de M. Ernest Tremblay, "La Question du jour" et "l'Affaire Letellier et la Constitution," avec un tas de papiers qui sentaient le "canis," lorsqu'on entendit encore frapper à la porte.

Langevin venait d'entrer. Son arrivée jeta un froid dans l'assemblée.

Joly lui tendit la main. Langevin fit la grimace et accepta la main du foreman rouge. J'ai craint pendant quelques instants qu'il y eut une "row" entre les deux hommes. Je sortis la bouteille et je leur offris un coup, ce qui eut pour effet de les calmer.

J'expliquai aux deux Canadiens la nature des instructions qui m'avaient été données par Victoire.

Joly me dit qu'il était "hard up" et qu'il n'avait plus "c'te lôle" pour finir son chemin de fer. Je lui répondis qu'il ne réussirait jamais à avoir de l'œil en Angleterre, parce qu'il n'avait pas la "twist" des affaires. Le baron Grant et d'autres financiers qui avaient été échaudés par les Canadiens ne se souciaient plus de leur

avancer de l'argent. Joly me dit alors qu'il s'adresserait aux Yankees et qu'il paierait 25 par 100 si c'était nécessaire. Ecoutez, mon ami, lui dis je. Il me semble qu'il y a un moyen bien simple pour régler la chose. Emprunte l'argent à Langevin. Il en a plein ses poches.

LANGEVIN.—Bernique ! Me prenez-vous pour un habitant ? Prêter de l'argent à Joly et à ses hommes ! J'attendrai mon paiement jusqu'à la semaine des trois jeudis.

JOLY.—Je n'aime pas les insinuations malveillantes sur mon caractère. Avant de me reprocher d'être un mauvais payeur, il devrait me dire ce qu'il a fait de ses \$32,000.

LANGEVIN.—Cré chéti, je t'y prends-là ! Il y a longtemps que tu me demandes ça. Je t'avais promis de te le dire à l'oreille à condition que tu jurerais ta grande conscience du bon ieu que tu n'en parlerais à personne.

JOLY.—Eh bien, dis-le donc de suite devant Ladébauche.

LANGEVIN.—Je ne veux pas parler devant Ladébauche ; il est trop indiscret. Il va tout écrire ça au "Canard."

JOLY.—Viens dans la cour. Ladébauche ne nous entendra pas. Nous parlerons à notre aise.

Les deux gaillards sortirent de la maison et se rendirent près des écuries. Je rallumai ma pipe et je tirai quelques touches, étant accordé sur l'allège de la fenêtre pour observer leurs mouvements.

La conversation parut bientôt s'animer entre les deux politiciens. Joly se faisait aller les bras comme des "flaux." Langevin gesticulait comme un perdu.

La querelle, évidemment, s'envenimait.

Tout à coup Joly ôta son "coat." Langevin, en un tour de main, s'était débarrassé de sa "bougrienne."

Les deux hommes devaient se donner des torquoles.

Langevin se baissa, ramassa un "écopéau," qu'il plaça sur son épaule, disant à Joly :

—Viens joter ça par terre, si t'es capable pour.

Joly retroussa ses manches de chemise et lança le morceau de bois par terre.

Langevin, malgré sa corpulence, paraissait assez "game."

Joly était encore "smart" pour son âge.

Les deux canadiens se mirent à "spärer" pendant trois ou quatre minutes.

Joly, tout à coup, abattit un de ses poings sur le fouillon de Langevin, qui perdit son claret à flots.

Langevin n'était pas battu. Il riposta en donnant à Joly une "poque" sur l'œil droit. C'était un "black eye" des mieux conditionnés.

Les coups s'échangèrent alors drus comme grêle. Ça fessait rudement des deux côtés.

A la fin ils vinrent à se poigner. C'était si "rough" que je sortis de suite pour les séparer.

Il était temps. Joly me criait : Arrête-le, Ladébauche, ce n'est pas franc. Il est après me "gudger."